

TD.N° : 2+3

Texte :

Le pharaon se redressa sur son trône et ses yeux brillèrent d'un regard furieux. Sans le sourire toujours accroché à ses lèvres, on eût dit qu'il allait prononcer une sentence sans appel. Puis il se plongea dans son passé en songeant à cette vertu de la patience. Il parla ensuite d'une voix enthousiaste, celle d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, alors qu'il était proche de la quarantaine.

— Mon fils, tes paroles sont justes et elles me rendent heureux. Assurément, la force est la vertu des rois. Je dirai même plus : elle serait une vertu pour tous les hommes, s'ils en avaient la conscience. J'ai commencé comme gouverneur d'une petite province. Je suis devenu un des rois d'Égypte, ne devant ma réussite qu'à la force. Les ambitieux, les rebelles et les envieux n'avaient de cesse qu'advînt le jour de ma disgrâce, et se tenaient prêts à m'achever. Je n'ai réussi à les faire taire et à déjouer leurs machinations que par l'emploi de la force. Un jour, mal conseillés par leur propre ignorance, les Nubiens décidèrent de se soulever, niant mon autorité. Comment aurais-je pu les vaincre et les ramener à l'obéissance, sinon par la force ? Et encore : comment ai-je pu accéder au rang de la sainteté ? Comment ma parole est-elle devenue une loi d'obéissance, mon opinion un décret divin et le respect à ma personne un culte, sinon par la force ?

À cet instant, l'artiste se dépêcha d'intervenir, comme s'il voulait compléter la pensée du roi.

— Et la divinité, seigneur ? Le pharaon secoua la tête d'un air de mépris.

— Et qu'est-ce que la divinité, Mirabo ? Elle n'est rien d'autre que de la force.

L'architecte répliqua, calme et confiant :

— Elle est aussi de la pitié et de l'amour, mon seigneur. Le roi pointa son index vers lui et lâcha :

— C'est bien ça, les artistes ! Vous êtes capables d'apprivoiser des roches altières et en même temps votre cœur est plus délicat que la brise du matin. J'aime polémiquer avec vous, ô combien ! Toutefois, je vais te poser une dernière question pour clore le sujet. Pendant les dix dernières années, tu as vécu parmi cette armée de travailleurs et tu dois être en mesure de savoir ce qui se cache dans leurs cœurs, leurs joies et leurs confidences les plus intimes... Qu'est-ce qui les oblige à m'obéir et à supporter patiemment la dureté d'un tel travail ? Dis-moi la vérité, Mirabo. L'architecte resta silencieux, fouillant dans ses souvenirs, tentant de trouver les mots les plus justes pour les évoquer. Tous les regards convergèrent vers lui avec curiosité.

Il parla sur son ton habituel, plein d'enthousiasme et de conviction.

— Mon seigneur, on peut dire qu'il y a deux sortes de travailleurs : les prisonniers et les natifs. Les premiers ne savent pas ce qu'ils font ; ils s'exécutent inlassablement, comme le bœuf allant à la rigole, et nous ne pourrions rien tirer d'eux sans avoir recours à la dureté du bâton et à la vigilance de l'armée. Quant au deuxième groupe, les Égyptiens de souche, la plupart d'entre eux sont originaires de la Haute-Égypte et, à ce titre, ce sont des gens honnêtes et fiers, intègres et croyants. Ils supportent d'une façon admirable les plus grandes souffrances car leur patience face à l'adversité est considérable. Ils savent ce qu'ils font : ils croient fermement que le dur labeur auquel ils consacrent leur vie est un devoir religieux très noble, et ils le font pour honorer leur seigneur bien-aimé. Obéissant de cette façon à celui qui est le symbole de leur gloire, ils le paient de leur dévotion. Les peines qu'ils endurent leur sont un plaisir, et leur sacrifice un devoir devant l'éternité... Seigneur, vous pouvez les voir à midi, en plein soleil, martelant les rochers comme la foudre et montrant une volonté implacable pendant qu'ils chantent et récitent leurs poèmes.

Enseignant : CHERRATI Abdelkader
E-mail : abdelkader.cherrati@cu-relizane.dz

Un sentiment de soulagement parcourut l'assistance. Les invités paraissaient enivrés de joie et de fierté. Les traits du pharaon révélaient sa satisfaction. Il se leva de son trône – ce qui obligea toute l'assistance à se lever – et marcha majestueusement vers le grand balcon. Arrivé à l'extrémité sud, il dirigea son regard vers cette colline immortelle sur laquelle se dessinaient les longues files des travailleurs. Il contempla leur majesté : quelle noblesse ! Quelle gloire ! Était-il nécessaire que des millions d'âmes souffrissent pour sa plus grande gloire ? Était-il nécessaire que le seul bonheur du roi fût le but de tout son peuple ? Cette idée fixe était la seule angoisse qui traversait parfois son cœur plein d'énergie et de foi, semblable à un nuage perdu dans un ciel bleu. Quand elle se manifestait, elle le tourmentait et l'oppressait, troublant son bonheur. Sa douleur augmentant, il tourna le dos à la colline et, avec un regard courroucé, demanda à ses amis :

— Qui doit offrir sa vie pour qui ? Le peuple pour son pharaon ou le pharaon pour son peuple ?

Ils gardèrent tous le silence, décontenancés. Le général Arbo prit son courage à deux mains et s'écria d'une voix puissante :

— Nous tous, le peuple, les généraux et les prêtres, nous donnerions notre vie pour le pharaon !

Le prince Hordédef, l'un des enfants du roi, lança avec enthousiasme :

— Et les princes aussi ! Le roi sourit d'une façon énigmatique, mais l'angoisse n'avait pas disparu de son noble visage. Son ministre Khomini prit la parole.

— Altesse, pourquoi faites-vous la distinction entre votre très haute personne et le peuple d'Égypte, alors que vous êtes comme la tête par rapport au cœur ou comme l'esprit par rapport au corps ? Vous êtes l'insigne de la gloire du peuple d'Égypte, l'exemple de sa fierté, la source de sa noblesse et l'inspiration de sa force. Si le peuple vous offre sa vie, il le fait pour son propre honneur, sa propre fierté et sa propre félicité. Il n'y a ni servitude ni humiliation dans cet amour, mais une profonde loyauté, une affection solennelle et un grand patriotisme.

Le roi sourit, apaisé, puis retourna à grands pas vers son trône et prit place, ce qui permit à toute l'assistance de s'asseoir également. Mais le prince héritier Rékhaef, que les inquiétudes de son père rendaient soucieux, intervint.

— Père, pourquoi vous tourmenter ? Vous avez hérité du pouvoir par la volonté des dieux et non par celle des hommes ! Vous devez gouverner comme bon vous semble, quoi que l'on dise !

Khéops répondit :

— Prince, devant la fierté de tout autre roi, votre père pourra toujours dire : « Je suis le pharaon d'Égypte. » Puis il soupira et murmura, comme s'il se parlait à lui-même :

— Les paroles du prince méritent d'être adressées à un gouvernant faible et non à

Khéops... Khéops, pharaon de l'Égypte. L'Égypte est une grande œuvre impossible à réaliser sans sacrifices individuels. Et que vaut la vie d'un individu ? Pas même une larme desséchée pour celui qui vise un avenir lointain et des œuvres glorieuses... C'est pour cela que je n'hésite pas à être cruel. Et si je cogne d'une main de fer, soumettant des centaines de milliers d'hommes aux épreuves, ce n'est pas par faiblesse de caractère ou pour obéir à un caprice de puissant. C'est comme si mon regard transperçait le voile de l'horizon et contemplait la gloire à venir de mon peuple. Une fois, la reine m'accusa de tyrannie et d'injustice. Or il ne s'agit pas de cela : Khéops n'est qu'un gouvernant qui voit loin dans l'avenir. Il se drape dans une peau de tigre, mais dans son cœur bat le souffle d'un être généreux. Il y eut un long silence. Tous espéraient passer une agréable soirée qui fût oublier le poids de leurs lourdes charges ; une soirée où le roi leur proposerait un jeu divertissant ou bien les inviterait à un banquet avec de la boisson et des chants. Or, ces derniers jours, le pharaon se plaignait de s'ennuyer dans ses moments libres, pourtant si rares et si brefs. Lorsqu'il comprit que l'heure était venue de se reposer et de s'amuser,

Enseignant : CHERRATI Abdelkader
E-mail : abdelkader.cherrati@cu-relizane.dz

il se sentit envahi d'une profonde lassitude. Il jeta un regard perplexe sur l'assistance. Khomini lui demanda :

— Votre Altesse voudrait-elle que je lui serve à boire ? Le pharaon secoua la tête et répliqua :

— J'ai bu hier et avant-hier...

Arbo intervint :

— Ferai-je appeler les chanteurs, mon seigneur ?

— Je les ai déjà écoutés hier soir... Mirabo dit :

— Votre Altesse a-t-elle envie d'aller chasser ? Le roi répondit sur le même ton :

— Je suis las de chasser et de pêcher.

— Et une promenade parmi les arbres et les fleurs ?

Khéops se lamenta :

— Reste-t-il un seul beau paysage que je n'aie déjà vu ? Les plaintes du roi attristèrent ses amis ; toute l'assistance était maussade. Par chance, le prince Hordédef avait préparé une agréable surprise. Il s'adressa à Khéops dans ces termes :

— Mon père et seigneur, je pourrais vous faire connaître un mage prodigieux qui prédit l'avenir. Il est capable d'ôter la vie et de ressusciter les morts. Il réalise des miracles par les seules injonctions de sa parole. Cette fois-ci, le pharaon ne dit rien. Il ne s'empressa pas de refuser la proposition et de maugréer comme il l'avait fait auparavant, mais regarda son fils avec un intérêt certain.

— Qui est ce magicien, Hordédef ? Le prince répondit :

— C'est Djédi, le mage, mon seigneur. Il a cent dix ans et il a gardé intactes la force et la

vigueur de sa jeunesse. Avec son pouvoir magique, il peut soumettre les hommes et les animaux, et il est capable de lire dans l'avenir. La curiosité du roi ne fit qu'augmenter. Son angoisse et son ennui s'effacèrent de son visage. Il demanda :

— Peux-tu le faire venir tout de suite ?

Le prince répondit, heureux :

— Donnez-moi quelques minutes, seigneur. Il se leva aussitôt, faisant une profonde révérence à son père et partit à la recherche du mage prodigieux.

Nagib Mahfoud, La malédiction du Râ, Traduit de l'arabe
(Égypte) par José M. Ruiz-Funes et Ahmed Mostefai, Ed,
L'ARCHIPEL

- Quelles sont les caractéristiques de la société égyptienne présentées dans ce texte ?
- Comment vous paraît cette société égyptienne par rapport à celle d'aujourd'hui ?